

## DU COTE DE BUZENVAL

Rapatriés d'Indochine mes parents louèrent une maisonnette avec un grand jardin près de l'école primaire de Buzenval. J'étais le troisième de leurs fils, j'avais sept ans, et le quatrième n'allait pas tarder à nous rejoindre. L'été de 1947 fut torride et tragique à Rueil-Malmaison. Je me souviens de cette fumée noire qui montait de la vallée, proche du centre, du vacarme des sirènes. Le malheur venait de frapper notre ville d'adoption. Le lendemain on apprit que l'incendie du cinéma Le Sélect avait causé la mort de nombreux spectateurs malgré le courage héroïque de Jean Le Coz.

Mon père cultivait son jardin avec grand soin, il élevait aussi des lapins qu'il nourrissait avec du thym et du laurier dans leurs dernières semaines de vie. En ce temps-là nous avions des cartes de rationnement, pas question de gaspiller la nourriture, nous finissions nos assiettes ! De temps à autre passait le marchand de peaux de lapins en criant à tue-tête « Les chiffons, les guenilles, peaux d'lapin peaux ! » On allait lui vendre quelques fourrures séchées, tendues avec des baguettes. Il y avait aussi Grouffal, le charbonnier, qui livrait les sacs de boulets avec sa voiture à cheval. Ces boulets coûtaient moins cher que l'antracite, mais produisaient moins de chaleur et beaucoup de cendres. Je me souviens des belles efflorescences de givre sur nos vitres les matins d'hiver, les feuilles de bananier s'entremêlaient avec les fougères et peut-être des orchidées. Comme nous étions bien, mes frères et moi serrés sous l'édredon !

A l'école de Buzenval, comme nous l'appelions, j'entrai en CE1. Les camarades me surnommèrent Couscous, dû sans doute à mon origine exotique. Nêem aurait été plus approprié. Couscous eut la chance de se faire tout de suite un bon copain, Jean-Marie, fils d'une famille nombreuse pauvre, plutôt communiste. Ils ne fréquentaient pas l'église. C'était un garçon vif, intelligent et il devint mon initiateur dans ce monde nouveau. J'avais aussi des camarades espagnols et italiens meilleurs que moi au football. Je les retrouvais en dehors du temps scolaire par les chemins de terre qui traversaient les champs maraîchers. Peu de rues goudronnées, les gens appelaient familièrement notre village « Bubula-gadoue ». C'est tout dire.

Imaginez pour le petit garçon que j'étais, la joie de courir à travers la campagne sans risquer d'être abattu par la balle d'un tireur isolé, sans plus entendre le fracas furieux des canons de 155 proches de notre maison à Hanoï. Mes jeunes années allaient courir sur le versant de cette colline verdoyante dans l'insouciance et le bonheur. Au printemps les pruniers de Rueil et les cerisiers en fleurs formaient une onde d'écume blanche qui glissait dans la vallée. C'était la promesse de délicieuses tartes et de confitures !

L'église Saint Joseph, située au sommet de la rue du Lieutenant Colonel de Montbrison, devint notre croix du Sud. Elle était modeste, dominée par un immense terril de mâchefer provenant de l'usine Renault de Boulogne-Billancourt. Le jeudi matin j'allais au catéchisme. C'était le jour de congé scolaire. L'Abbé Addeux nous enseignait l'importance de la foi, les prières, les sacrements etc. On apprenait par cœur, les garçons d'un côté de l'église, les filles de l'autre, séparés comme à l'école. En hiver nous nous entassions dans la sacristie autour du poêle chauffé au bois. Gare à celui qui chahutait ! Il devait passer quelques minutes à genoux sur une bûche, et nous étions toujours en culottes courtes, aïe ! L'Abbé était bel homme : cheveux bruns ondulés, jovial, assez jeune, toujours en soutane noire. Il avait fait des études de médecine avant d'entrer au séminaire et de devenir prêtre. Un grave accident lui avait brisé les côtes et il devait en supporter les séquelles toute sa vie. C'est sans doute pourquoi il possédait une petite 4CV Renault, ce qui alimentait les commérages des mauvaises langues. Une voiture était un signe extérieur de richesse après la guerre. Laurent Dauthuille, notre Tarzan de Buzenval, lui faisait concurrence avec son automobile américaine, genre Volkswagen multipliée par quatre, d'une laideur brutale. Il dévalait la côte Montbrison à la vitesse d'un uppercut. Il était riche, c'était mérité. Rien à dire contre notre champion !

Un peu plus tard je fus promu enfant de chœur, comme on disait alors. Nous portions une soutane rouge et un surplis blanc bordé de dentelle. Comme j'étais fier, même si je ne servais qu'à la décoration de l'office ! Encore quelques années et je devins servent. Le prêtre tournait le dos aux fidèles devant l'autel, les deux servants s'agenouillaient en contrebass et lisaient les répons en latin. Pour l'élévation on agitait une sonnette. Les fidèles venaient s'agenouiller au pied d'une rambarde pour recevoir l'eucharistie. Le servent suivait le prêtre avec une patène qu'il plaçait sous le menton du fidèle pour éviter qu'une langue maladroite ne laisse tomber l'hostie. Après la messe les gens venaient dans la sacristie parler à Monsieur le Curé, les jeunes filles lui faisaient des bises tandis que tintinnabulaient les trois cloches juste au-dessus. Pour certaines fêtes nous faisons des processions autour de l'église en chantant. Le dimanche des Rameaux, mon père ne ratait jamais la grand messe. Souvenir des processions de son village d'enfance au bord de la Loire, il scrutait le ciel et nous disait : « D'où le vent souffle la bannière, soufflera l'année entière. » C'était la météo du jardinier une fois l'an. Dès lors il savait à quoi s'en tenir. L'été 1949 fut caniculaire.

A Pâques, le gigot d'agneau faisait notre festin. Les gens peignaient des œufs durs avec de vives couleurs et les dissimulaient dans leurs jardins. Pas chez nous, notre vieille amie de la famille nous offrait des chocolats qu'elle achetait au Poussin Bleu à Suresnes. Toutes les cloches de Rueil carillonnaient joyeusement.

A Noël, la crèche occupait un angle de l'église Saint Joseph près de l'autel. Les santons représentaient des personnages réalistes et colorés. Le bœuf et l'âne gris attendaient la venue du petit Jésus. La messe commençait à onze heures du soir et durait jusqu'après minuit. A l'heure solennelle on chantait « Il est né le divin enfant » et Jésus prenait place dans le berceau avec de la paille. Les familles sortaient dans le froid tandis que l'Abbé Addeux enchaînait avec la messe basse suivante. J'avoue que j'étais pressé qu'on en finisse et je bafouillais les répons en latin. Ma famille était contrainte de m'attendre pour rentrer à la maison dans la nuit noire. Pas d'illuminations, il fallait faire attention où l'on posait les pieds.

Arrivés à la maison, nous placions Jésus dans son berceau. Maman adorait confectionner des rochers de papier peint couleur marron pour former la grotte et autres reliefs où se tenaient les santons. On parsemait le paysage de feuilles de houx, de mousse et de taches de neige. Pas de sapin en ce temps-là. Le lendemain matin les cadeaux se répandaient sur nos chaussures devant la crèche. Les objets utilitaires prédominaient : nouveau cache-nez en laine, pull-over tricoté par Maman, chaussettes, une canadienne en cuir pour mon frère aîné, culottes de golf serrées aux mollets, nouvelles chaussures, gants de laine etc. Les jouets étaient en bois ou en fer, ils coûtaient cher ! Pas encore de matière plastique, pas d'importations de la Chine de Mao. Il y avait les jeux de cubes en bois, précurseurs des Légo, le mécano en fer de couleur verte avec une clé pour serrer les écrous, des patins à roulettes, des puzzles, des livres, ma première bande dessinée qui relatait les actions héroïques de la Résistance. L'avantage d'avoir quatre fils c'était de pouvoir passer les effets de l'un à l'autre tandis que nous grandissions. Pour moi, le troisième, c'était du déjà (un peu trop) vu ! Le midi Maman servait le repas de Noël avec boudin blanc et dinde farcie de rigueur. L'amie de la famille apportait la bûche glacée du Poussin bleu. Puis mon frère prenait son accordéon et nous chantions « Pigale » et « Le dénicheur » en faisant les clowns. La joie régnait dans notre pauvre maison et sur le village de Buzenval.

Puis vint le temps de la communion solennelle. La retraite dura quelques jours, au grand dam de notre instituteur. C'était l'occasion de s'en donner à cœur joie dans la carrière de mâchefer. Avec nos vieux vélos d'avant-guerre nous nous élancions sur les pentes raides pour grimper le plus haut possible sur le versant opposé. Essoufflé, en sueur je venais retrouver de la sérénité auprès d'une

jolie petite source sableuse à l'ouest de l'église, où se trouve aujourd'hui un bâtiment de bureaux. Le genre de question que l'on posait : « Monsieur le Curé, si j'avale une mouche en venant en vélo à la messe, est-ce que j'ai le droit de communier ? » L'Abbé un peu étonné hésita puis déclara qu'on avait la permission puisqu'on ne le faisait pas exprès. Le médecin ajouta « Quand même vaut mieux fermer la bouche quand vous roulez. » A la fin l'Abbé Addeux nous interrogea. Il fallait réciter le livre de catéchisme que j'avais appris par cœur. Je fus donc désigné pour conduire la procession des communicants à l'extérieur. Je confesse que j'étais un peu vexé de ne pas avoir un vrai pantalon pour cette occasion où j'allais parader devant la foule des parents et amis.

Je me souviens du baptême des jumeaux de Laurent Dauthuille. Je voulais absolument en être, pas seulement pour les dragées. N'était-ce pas l'événement du siècle ? Mais voilà que mon instituteur refusait de me donner congé. Après quelques manifestations très inhabituelles de mauvaise humeur, il céda. C'était sans doute la notoriété de notre grand champion qui lui pesait sur la conscience. J'ai appris beaucoup plus tard que cet homme était devenu un catholique assidu. Mystère de la foi... Il y avait aussi les enterrements, les enfants de chœur recevaient cinquante centimes d'ancien franc. Quand Monsieur le Curé n'avait pas la monnaie il m'invitait à assister à une séance gratuite au cinéma paroissial. Il passait des films en version 16mm, en noir et blanc généralement.

L'Abbé Addeux était donc notre animateur culturel dans cette paroisse en voie de développement . Il organisait des séances de cinéma et de théâtre je crois. Jean de Letraz devait lui prêter main forte. Mais le clou de son initiative culturelle était la grande Kermesse annuelle autour de l'église. L'événement attirait la foule. Courses en sacs, concours de grimaces, pêche miraculeuse etc. Le soir un bal musette faisait vibrer la salle paroissiale au son de l'accordéon. Gilbert Rasselet, un enfant de Buzenval, son orchestre et son drôle de chanteur animateur, Toutoune, apportaient du rythme et de la rigolade . Gilbert était un accordéoniste virtuose qui donnait aussi des cours à mon frère aîné . Sa mère travaillait à l'usine des pompes Guinard, comme un îlot entre l'hippodrome et la Cité Jardins de Suresnes. On valsait, on dansait le paso doble, le tango, la samba. Le succès dépassait les frontières de Buzenval. Ma mère adorait danser, mais les occasions étaient rares. L'Abbé lui confiait : « La seule chose que je regrette depuis que je suis prêtre c'est de ne plus pouvoir danser. » Ma mère prenait ses paroles pour une invitation à la valse, ce qui la faisait rougir. Je doute qu'il eût pu se risquer sur la piste avec ses côtes en moins !

Je voudrais rendre hommage au Frère Maurice de l'école Saint Nicolas qui venait animer nos réunions de Cœurs Vaillants le jeudi après-midi. Nous portions un béret vert et jaune et un fanion assorti. Il organisait des activités de patronage autour de l'église ou au bois de Saint Cucufa. Si le temps nous interdisait de rester dehors, il nous projetait à l'aide de films fixes, les bandes dessinées de Tintin et Milou. Il assumait tous les rôles. J'adorais ces séances. Le jour de l'ordination des jeunes prêtres à la Cathédrale de Versailles, nous partîmes de bon matin à pied à travers le bois de St Cucufa, puis celui de Fosse Repose et traversâmes toute la ville de Versailles jusqu'à la cathédrale. Quinze bons kilomètres. Ma mère m'avait fait changer les fers de mes chaussures chez le cordonnier de la rue des Vausourds ! Le Frère Maurice conduisait une Traction Avant et emportait nos sacs à pique-nique. L'après-midi nous revînmes toujours à pied, mais quelques ampoules aux pieds servaient d'excuse aux éclopés pour rentrer en voiture. On avait quand même de bonnes jambes ! Un jour il nous emmena au Cirque d'Hiver à Paris où l'on donnait Blanche Neige. Pour moi c'était une expérience extraordinaire, je n'avais jamais assisté à un grand et beau spectacle. A la fin, le Prince Charmant, joué par un chanteur d'opérette très connu, André Dassary, arriva sur scène à cheval et hissa Blanche Neige sur sa monture sous le feu d'apothéose des projecteurs et patatras ! La selle glissa. Nos deux héros tombèrent sur le plancher et quittèrent la scène en se frottant le postérieur. Fou rire dans la salle. Mais ils vécurent longtemps et eurent beaucoup d'enfants. Merci Frère Maurice pour tous ces bons moments de franche camaraderie.

Voilà quelques souvenirs de la fin des années quarante et début cinquante. Je n'oublie pas le monument aux morts où nous emmenait notre instituteur pour commémorer les destins tragiques

des héros du 19 Janvier 1871 dont certains noms désignent nos rues. Buzenval, terre de sang et de larmes, avait sauvé l'honneur de la France contre les Prussiens. Dix jours plus tard le gouvernement qui siégeait tranquillement à Bordeaux signait l'armistice et accordait aux Prussiens l'Alsace et la Lorraine plus cinq millions de francs or... pour la route. Comble du mépris pour Paris qui seule s'était défendue contre l'envahisseur, le gouvernement de Thiers s'installa à Versailles ! On connaît la triste suite. Buzenval était entrée dans l'Histoire de Paris, en lutte pour la liberté.

Alain